

## PERSPECTIVES ACTUELLES EN OECUMENISME ET EN ECCLESIOLOGIE :

On entend plus souvent aujourd'hui parler de reculs de l'œcuménisme que de ses avancées. Cette récrimination récurrente m'apparaît largement exagérée. Je crois plutôt que nous sommes dans ce domaine au franchissement d'une nouvelle étape. Il ne faut tout de même pas oublier que, du moins dans notre Eglise catholique, le 'livre officiel' de l'œcuménisme n'a encore que peu de pages... La première a été écrite dans les deux premiers tiers du siècle dernier par des pionniers, les premiers à croire à un rapprochement entre chrétiens qui n'obéirait plus à la logique de la 'théologie du retour' alors d'actualité. Le plus connu d'entre eux est certainement dans notre pays Yves-Marie Congar dont les tribulations préconciliaires ont été désormais livrées au grand public dans son *Journal d'un théologien*, 1946-1956, paru en 2000. La deuxième page comporte de nombreux paragraphes témoins du feu d'artifice d'initiatives nouvelles qui a suivi le concile de Vatican II : ce fut tout d'abord la joie pour de nombreux catholiques de découvrir, d'apprendre à connaître et à aimer des frères et sœurs en Christ, de reconnaître en pratique, et pas seulement en théorie, que, vraiment, ce qui rassemble tous les chrétiens est tellement plus fort que ce qui les sépare encore. Alors, on se mit à prier ensemble (la première prière œcuménique pour toute la Région parisienne eut lieu en janvier 1970, à Saint-Germain-des-Près), à lire la Bible ensemble (et le Nouveau Testament de la TOB fut traduit en 1972...), etc. Parallèlement à un foisonnement d'activités œcuméniques mettant ainsi en route de nombreux catholiques (et que nous ne détaillerons pas davantage ici), l'œcuménisme vivait un double enracinement fondateur, en prenant une place de plus en plus importante dans les diverses institutions ecclésiales (en particulier dans l'Eglise catholique) et en approfondissant un dialogue théologique qui, évitant désormais à la fois polémiques stériles et irénisme démobilisateur, se mettait, sans compromission mais en toute fraternité, à un travail théologique de plus en plus fin. Résultat : nombre de commissions officielles multilatérales et bilatérales produisirent des textes, qui restent souvent mal connus (sauf, peut-être, la *Déclaration commune* luthéro-catholique sur la justification de 1999), mais proposèrent des avancées nettes et, telles des pierres blanches sur un chemin qui paraît de plus en plus long, des pistes pour avancer, de nouvelles questions à creuser... De nombreux groupes aussi (comme celui des *Dombes*), plus libres par rapport aux Eglises de leurs membres, participent aussi à ce travail d'intelligence de la foi

Aujourd'hui, nous en sommes, me semble-t-il, à une troisième page qui se tourne... si on la commence avec peut-être moins d'optimisme joyeux que la précédente, c'est pour plusieurs raisons qu'il faut bien voir en face. Tout d'abord, il y en a une, interne au processus œcuménique lui-même : aujourd'hui, les *a priori* sont tombés, les difficultés superficielles ont été plus ou moins résolues, on se trouve au pied du mur, on a gratté tout ce qu'il y avait autour et on est parvenu à l'os... il est alors normal que le dialogue devienne plus ardu... j'ai entendu récemment le cardinal Kasper utiliser une belle image pour cela : quand on fait une course en montagne, la marche d'approche peut-être assez longue mais aussi facile ; en revanche, quand on approche du sommet, cela devient plus laborieux et périlleux... Il en est ainsi dans le dialogue œcuménique où nous touchons désormais aux questions les plus difficiles, les plus délicates. Avec les orthodoxes, elles pourraient être, nous semble-t-il, plus aisées à dénouer si cela ne tenait qu'au *Filioque* et à l'organisation de l'Eglise (avec, surtout, la place et la fonction de l'évêque de Rome), mais les aspects culturels et, même, affectifs sont encore si prégnants... Avec le monde de la Réforme, les questions pendantes sont cruciales : elles sont, avant tout, ecclésiologiques (finalement, qu'est-ce que l'Eglise ? et *quid* des ministères et des sacrements ?) mais aussi sotériologiques et même, au bout du compte, anthropologiques (de quel homme parlons-nous en fait ?). Mais, dans un passé récent, le paysage ecclésial a aussi changé, et de manière qui n'était pas forcément perceptible dans la période ayant suivi le Concile. Cela contribue à rebattre les cartes du jeu œcuménique. Citons ici en vrac quelques-unes de ces évolutions : l'éclosion et la montée en puissance du mouvement charismatique, la chute du communisme qui obligea plusieurs Eglises orthodoxes à un repositionnement soudain, la croissance (parfois exponentielle dans certains pays d'Amérique latine ou d'ailleurs) des évangéliques dans le protestantisme au

détriment des courants plus historiques comme le luthéranisme ou le calvinisme, et, enfin, la progression d'un sentiment identitaire fort à la marge, voire au sein, de toutes les confessions chrétiennes.

Face à un paysage devenu beaucoup plus mouvant et, donc, imprévisible, la tâche œcuménique devient peut-être plus ardue. Pour ma part, je suis délégué diocésain à l'œcuménisme (Nanterre) depuis 1997 et provincial (Ile-de-France) depuis 2000. Outre la joie de toujours mieux connaître des frères et sœurs dans une région où l'on trouve à peu près toutes les sortes de chrétiens possibles, je me sens souvent sur le fil du rasoir. D'un côté, je trouve parfois lassant de rencontrer des catholiques (et pas seulement des laïcs...) peu motivés par l'œcuménisme et, il faut bien le dire aussi, d'une ignorance surprenante sur tout ce qui est chrétien et ne relève pas de leur Eglise, alors il faut rappeler à temps et à contretemps que, avec les mots de Jean-Paul II, le mouvement œcuménique dans l'Eglise catholique est *'irréversible'* ou, avec ceux de mon évêque, Mgr Daucourt, que *'l'œcuménisme n'est pas une matière à option'*. D'un autre côté, dans le rôle institutionnel qui est le mien, il me faut aussi rappeler à des catholiques l'importance de rester solidaires de leur Eglise. Pour ma part, je ne m'estime pas le droit d'avoir une pratique pastorale qui aille, sur des questions comme, par exemple, l'hospitalité eucharistique ou la pastorale des foyers interconfessionnels, au-delà de ce que me dit le magistère de mon Eglise et je reste assez dubitatif devant ce qui est parfois revendiqué comme un 'geste prophétique' ou, plus prosaïquement, posé comme un acte affectif pas trop réfléchi...

Or, justement, pour sortir de cet aspect trop affectif des choses, trop peu de chrétiens (et, là, pas seulement des catholiques...) sont formés et, surtout, se forment aujourd'hui pour acquérir une plus grande intelligence théologique sur les sujets relevant des dialogues œcuméniques, sujets souvent pointus tout en étant au carrefour de plusieurs disciplines théologiques... C'est bien pour cela, pour remplir au mieux la mission confiée, que j'ai commencé en doctorat en ecclésiologie, sur un sujet qui, finalement, touche à la définition même de l'Eglise que se donne l'Eglise catholique. Et, ceci, par le regard que porte cette dernière sur les autres *'Eglises et communautés ecclésiales'* (c'est ainsi qu'elle les appelle depuis Vatican II). Tâche ardue (d'autant que j'ai, depuis le début de la thèse, été nommé curé, un 'en outre' de plus...) mais qui me remplit d'une joie profonde en me faisant mieux connaître et aimer non seulement ma propre Eglise, mais l'ensemble de tous ceux qui portent le beau nom de chrétiens... en attendant qu'ils soient un jour tous réunis dans l'unité (qui n'est pas l'uniformité) et la charité. Dans cette dynamique, la troisième page de mon livre fictif est encore presque totalement vierge, elle ne se remplira qu'avec les caractères que nous écrirons dessus, tous les chrétiens ensemble... et, dans cette tâche, le travail théologique devra avoir, non toute la place, mais la sienne, qui ne doit pas et ne peut pas non plus être réduite à la portion congrue...

David Roure